

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

## MODES

Les fêtes se sont prolongées au delà du grand prix de Paris; mais aujourd'hui le silence règne en maître dans tous ces hôtels somptueux et coquets, naguère encore si pleins de vie.

Les mondaines aussi bien que les femmes sérieuses ont pris la clef des champs; les unes pour continuer leur vie de plaisirs : les costumes habillés et les toilettes légères de barège et de dentelle qu'elles emportent ne dénotent point qu'elles ont l'intention de vivre en recluses; les autres pour jouir de la campagne et des charmes d'une vie intime dont les plaisirs ne sont point bannis.

Nous avons vu le contenu de la caisse des costumes et toilettes de madame de Rob... et avec la permission de notre jeune amie, nous avons pris quelques notes à votre intention, mesdames. J'ouvre le carnet qui les contient, et j'y vois le nom et l'adresse de la couturière qui a créé ces petites merveilles de goût et d'élégance : Madame Benoit, 8, rue d'Argenteuil. Le costume de voyage est en serge gros bleu et rouge pointillée, un tissu solide et de bon goût. Un large et haut plissé est monté sur un fond de jupe en taf-



Robe en voile crème garnie de dentelle parisienne.  
De madame Hubler, 30, rue de Clichy.

fetas, jupe couverte par le drapé de la tunique-princesse. Cette tunique, ajustée au dos, est vague devant; elle se boutonne diagonalement de l'encolure à la hanche, où se massent les plis du relevé; le côté opposé tombe droit avec un petit mouvement de biais produit par le relevé. Chapeau en paille bleue à bord progressivement relevé, avec une garniture volumineuse de boutons d'or.

Un autre costume de voyage est en toile à mille carreaux grenat et gris. La jupe est couverte de volants froncés avec de courts paniers et un corsage à petite basque découpée en créneaux; l'encolure rejetée en revers et la manche demi-longue. Un costume pour dîner prié ou soirée de casino est en crêpe de Chine crème à petits côtés, avec semé de branches de corail. C'est un des plus jolis que nous ayons vus, et nous en avons vu de bien des façons! Jupe en taffetas crème, aux trois quarts couverte par un large plissé en crêpe de

Chine garni au-dessus de l'ourlet de trois rangs de rubans de velours corail de largeur graduée, elle est enveloppée d'un voile de crêpe de Chine très joliment drapé en tunique; d'un côté les plis ont des ondula-



tions de vague, de l'autre ils tombent en genre coque; le corsage est ouvert sur une chemisette en gros tulle dentelle coupé d'un léger jeté de paillettes; il accuse une longue pointe au dos et devant; posé au contour, un plissé de vingt centimètres de hauteur, en crêpe de Chine orné de trois rangs de velours, ouvre ses plis en genre colerette, l'effet de ce large plissé remplaçant la basque est des plus gracieux à la taille qui sort fine et souple de ce milieu un peu bouffant tout plissé plat qu'il est; la manche est appliquée d'un parement en tulle dentelle finement plissé, coupé en trois parties égales par deux bracelets en ruban de velours, le plus étroit, reliés, sur le côté, par un nœud papillon en velours; le chapeau de casino est en paille grenat. Une passe avancée sur laquelle est disposée une très grosse touffe de coquelicots en satin, rouges et bruns, coupée d'herbes folles, une plume brune du côté relevé. Cette toilette, d'une élégance comme il faut, pourrait servir de type aux jeunes femmes qui cherchent, en dehors du courant et des originalités osées, une façon coquette ayant un peu de caractère.

Cet autre costume de plage ou de château est tout à fait joli dans sa simplicité. Il est fait de serge bain de mer crème; un très haut volant plissé à la religieuse est monté sur une jupe de taffetas; quatre rangs de piqures crème au-dessus de l'ourlet. Une tunique très courte devant, ramassée derrière en plis étagés. Gilet en serge lacé derrière et petite jaquette en serge avec deux revers droits appliqués de guipure ancienne, la manche ronde; une guipure sur le parement. Chapeau en paille loutre couvert de plumes loutre et crème.

Nous savons toutes ce que c'est que l'étamine, cette étoffe canevassée sur laquelle on brode au point croix des dessins anciens; eh bien, nous venons de voir cette étamine écrue employée en costume de soirée, disons mieux, de sauterie: le mot soirée nous paraissant, peut-être, un peu trop cérémonieux pour les réunions intimes et sans façon de la campagne. Un dessous en taffetas rosé est couvert par des volants froncés en étamine dont l'envers de l'ourlet est en taffetas rose, ce très léger transparent donne un reflet très doux; des paniers et une tunique *Trianon*. Un corsage délicieux en étamine doublé de taffetas avec un décolleté carré autour duquel papillonne un ruché d'étamine; même ruché à l'entournaure et au contour de la longue pointe; ces ruchés sont doublés de taffetas. Tous nos compliments à madame Benoît pour ces toilettes aussi charmantes que distinguées et si diverses dans la façon.

Je trouve encore notés sur mon carnet les matinées et les peignoirs faisant partie du trousseau de voyage d'une élégante. C'est d'abord un peignoir en mousseline-laine bleu pâle tout droit, comme une blouse, serré par une large coulisse en ruban de satin, des fronces à l'encolure et une manche large presque courte, la manche dite *paysanne*, une dentelle au bas remonte à l'encolure en spirale serrée; un autre en toile écrue à pois grenat, de même forme, reçoit des plissés en dentelles et des nœuds en satin artistement

jetés. Une matinée simple est en foulard paille: jupe unie garnie de plissés brodés en soie loutre, et paletot demi-ajusté très garni des ces mêmes plissés, avec de longues attaches en ruban de satin loutre. Une plus coquette est en soie ancienne chamarrée de dessins fond gris perle. Une jupe à paniers papillonnante de plissés et de ruchés et une camargo à pli Watteau courte, gracieuse et bouffante.

Nous ne parlons pas des déshabillées de mousseline ni des peignoirs blancs auxquels sont réservés un compartiment dans les caisses de voyage, parce que leur façon répond à celle des matinées; il entre en plus dans les garnitures des bouillonnés avec transparent de couleur, et des tulles point d'esprit remplacent la dentelle.

Les en-cas *Douairière* vont avec toutes les toilettes; ils sont en soie écrue à bouquets jetés, et quelquefois à bordure; des plissés de dentelle s'étagent dessus et forment volant au contour; presque toujours le manche est en jonc ou en bois d'oranger avec une béquille en saxe et un anneau qui les ferme. L'en-cas *parisien* est en satin noir, doublé d'un gros tulle espagnol avec transparent rouge cardinal; un très haut volant de dentelle au bord et, dans le haut, une colerette ruchée de laquelle sort la pointe du manche qui est en ébène; une grosse boule de corail est ornée du chiffre en émail noir. Il y a l'ombrelle *Flore* toute fleurie, mais qui ne peut être portée qu'en voiture; l'ombrelle *rurale* en grosse toile écrue garnie de volants en dentelle du Languedoc et doublée en soie grenat; le manche long à double mascotte. Il y a encore bien d'autres fantaisies, mais celles que nous venons de signaler sont le dessus du panier.

CORALIE L.



MACHINES A COUDRE DE M. H. VIGNERON  
Boulevard de Sébastopol, 70.

Le nom de M. Vigneron est si connu et la réputation de ses excellentes machines si bien établie qu'il nous semble suffisant de répéter à nos lectrices qu'elles ne peuvent trouver mieux, dans une autre maison. La véritable H. Vigneron réunit toutes les qualités exigées dans une machine: facilité de travail, de quelque sorte qu'il soit, engrenage si doux qu'une faible pression du pied le met en mouvement, guides nombreux et commode, s'adaptant aisément, tension du fil bien réglée, solidité et élégance. Il y a chez M. Vigneron des machines moins importantes, mais très bonnes aussi: la Canadienne, la Favorite des Dames et l'Eclair; ces deux dernières sont d'un prix si modeste que nous connaissons des familles où il y en a plusieurs, la jeune fille comme la femme de chambre en faisant usage. Nous les recommandons parce qu'elles donnent le goût du travail, oserais-je dire: aux paresseuses. Faire la demande du catalogue illustré qui contient le détail des guides et les prix.





4421

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris. ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Drouot, 2.

Costumes de M<sup>me</sup> TURLE, g<sup>r</sup>. de Clichy-Corsets & Cournures de M<sup>me</sup> Emma GUELLE.

11, Avenue de l'Opéra - Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN-POIVRET, 61, r. Montorgueil - éventails  
de la M<sup>me</sup> KEES, 28, r. du 4 Septembre - Sait Antéphilique de la M<sup>me</sup> CANDÈS, 26, R. St Denis.



EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 217 et 219).

*Robe en voile crème garnie de dentelle parisienne.*

— Jupe en taffetas crème avec traine recouverte en voile. Au bas du tablier un volant de dentelle, dépassé par un plissé en voile, et au-dessus six rangs de dentelle posés en cintre; des paniers en voile bordés de dentelle se prolongent en pouf; pouf agrafé sur la pointe du corsage. Celui-ci a une chemisette plissée en taffetas, une ruche à l'encolure et des manches à gigot froncées à mi-bras; de là la manche forme un bouillon serré par un ruban, dentelle au bord flot de ruban à la pointe du corsage.

*Costume en mousseline-laine et satin gris chasseur.* — Tablier en satin, le bord inférieur découpé en dents de scie et froncé à six



centimètres au-dessus; échelle de dentelle courant du milieu de la taille au bas. A ce tablier s'ajuste une jupe en mousseline-laine plissée verticalement de plis couchés. Tunique princesse, les devants froncés et croisés sur une chemisette plissée, froncée à l'encolure avec collerette plissée, le dos ajusté; une ceinture en satin maintient les devants. Des paniers semblent être le prolongement des devants; les fronces sont montées autour de taille; nœuds en ruban de satin placés sur le côté et pouf tombant. Col en satin formant le dessus de l'épaule; il s'arrête en ligne droite et maintient les fronces du devant du corsage. Manche ronde terminée par un que plissé montent plusieurs rangs de fronces.

Costume en mousseline-laine et satin gris chasseur (devant et dos), modèle de madame Benoit.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4421

TOILETTES DE CASINO

*Robe de casino en gaze rose et surah broché crème et mais.* — Tablier en broché avec bord dentelé s'ouvrant sur un plissé mais, dépassé par un très petit plissé balayeuse. La traine a un double plissé monté au milieu. Les côtés doublés en surah mais sont coquillés et drapés; dessous se perd la draperie-tablier qui est montée par des fronces; le bas, un peu retourné, laisse voir une dentelle appliquée à l'envers. Corsage à longue pointe avec gilet plissé en surah, col Médicis. Manche arrêtée au coude et chiffonnée de dentelle. — Souliers en satin et bas de soie. — Gants de Suède.

*Costume en gaze bleue pâle et dentelle espagnole.* — Jupe en taffetas garnie aux lés de derrière de trois plissés en surah et devant d'une demi-jupe, capitonnée par des petites fronces contrariées; le bas rehaussé d'une dentelle espagnole, forme des godets. Au-dessus, soulevant une draperie très bouffante, draperie formée de plusieurs rangs de dentelle espagnole, pouf très accentué. Corsage à pointe lacé derrière avec grand décolleté carré, garni d'une dentelle piquée d'un bouquet de roses. Manche demi-longue. — Bas de soie blancs. — Souliers en satin.



## CAUSERIE

L'exposition des peintres étrangers. — Rivalité d'étoiles américaines. — Une bohémienne *trop comme il faut*. — Coups de plumes et coups d'épée. — Le commandant Rivière.



L'EXPOSITION des peintres étrangers s'est produite comme un post-scriptum intéressant du Salon. La France était naturellement représentée dans cette lutte de talents exotiques; nous avons constaté avec joie qu'elle gardait la première place auprès de l'Angleterre et de l'Allemagne, de l'Espagne et de la Belgique. Les Italiennes de M. Hébert attiraient d'abord le regard, et, entre toutes, cette superbe fille à la fontaine, ce Printemps épanoui auprès de l'Hiver figuré par une vieille femme accroupie qui, elle aussi, fut belle. Oui, nous applaudirions à l'exposition internationale quand elle n'aurait eu pour résultat que de remettre sous nos yeux l'œuvre à peu près complète du peintre de la *Malaria*, quelques bonnes toiles oubliées ou ignorées de la génération actuelle, signées du nom de Robert Fleury. Ce n'est pas dire que les portraits de Madrazzo manquent d'éclat et de fraîcheur, ni que l'esprit d'observation le plus piquant fasse faute aux scènes de la vie contemporaine illustrées par M. Nittis qui, d'ailleurs, tout Italien qu'il soit, a pris depuis longtemps chez nous ses lettres de naturalisation comme artiste.

Les Anglais Watts et C. Hunter ont, chacun à leur façon, beaucoup de mérite : nous avons noté des effets de brouillard et de mer tout à fait inoubliables.

L'Américain Whistler avait envoyé le dessus de son panier au Salon, où l'œuvre tout à fait distinguée, intitulée *Portrait de ma mère*, a obtenu les honneurs d'une médaille.

Il y a de grandes qualités dans le paysage de Muncakasy; moins poussé au noir qu'on ne pouvait le craindre, le peintre hongrois prouve, en montrant un sentiment si profond de la nature inanimée après avoir fait vivre tant de figures puissantes, qu'il n'est rien dont son pinceau vigoureux ne soit capable.

Quel attrait, artificiel peut-être, mais subtil, se dégage des figures si mondaines, si légèrement touchées, si profondément étudiées à la fois, d'un peintre qui, depuis longtemps, ne compte plus parmi les jeunes, et qui cependant conserve un incomparable parfum de modernité! Nous avons nommé Stevens. Les raffinements, les perversités contemporaines se trahissent sur tous les linéaments de ses physionomies de femmes, les jolis bariolages de nos boudoirs s'harmonisent sous sa brosse, il trouve des blonds qui font rêver, des sourires de sphinx qui déconcertent, des chatolements délicats d'étoffes, des coquetteries de poses fort éloignées de la manière des Toulmouche et

des Saintin, et tout cela parisien par excellence, néanmoins, quoique ce Parisien soit Belge.

M. Leibl, lui, est bien Allemand et Allemand quasi primitif. Son très curieux talent se recommande surtout par un fini, une précision qui permettent de compter pour ainsi dire chacune des rides, chacun des poils de barbe sur les visages expressifs de ses paysans, lecteurs du journal; la merveille est de ne pas arriver ainsi à la sécheresse, aux minuties inutiles. Quant à M. Chelmonski, malgré l'originalité profonde de ses types et de ses paysages russes, nous avouons qu'il est plus facile de le goûter quand il ne produit, comme chaque année au Salon, qu'une ou deux toiles à la fois. L'ensemble de son œuvre offre je ne sais quoi de brutal et de violent dans la coloration qui étonne au lieu de plaire.

Espérons que l'exposition étrangère de la rue de Sèze, limitée cette année à un très petit nombre d'artistes, se renouvellera en prenant de l'extension.

Pour le moment, ce ne sont pas les galeries de peinture qui attirent, ni les bals, à moins que les jardins japonisés de l'hôtel de la Rochefoucauld ne promettent leur fraîcheur, ni les théâtres où l'on étouffe; c'est plutôt telle plage des Pyrénées, tel coin de lac, telle station thermale vers lesquels le monde s'est envolé aussitôt après le Grand Prix. Nous voudrions bien pourtant, avant de devenir campagnarde à notre tour, vous dire un mot, chères lectrices, de la *Perle du Brésil* et de sa merveilleuse interprète, mademoiselle Nevada.

Sans autre beauté que les gentillesse de l'adolescence et avec un accent que l'on croirait emprunté aux Anglaises pour rire, la rivale de mademoiselle Van Zandt a trouvé moyen de remporter de prime saut un vrai triomphe dans un opéra dont le poème vieilli a toujours été ridicule, mais que sauve, il est vrai, la musique pour le moins intéressante de Félicien David. Jamais voix plus délicieuse ne fut soutenue par une plus étonnante virtuosité; les couplets du *Mysoli* ont électrisé le public que la grande ressemblance de la *Perle du Brésil* et de *Lakmé*, données maladroitement si près l'une de l'autre, ne disposait pas cependant à un facile enthousiasme. Longtemps l'Inde et le Brésil, le grand esprit des bois et la cabane en bambou, les berceuses et les rêves, ici et là également tropicaux, se confondront dans notre mémoire.

En revanche, les deux jeunes artistes, malgré des prouesses vocales à peu près égales, restent bien distinctes; la palme est toujours à l'Indienne, quoiqu'elle ait eu le tort de bistrer son mignon visage en conservant ses cheveux blonds, ce qui lui donne l'air d'une jolie terre cuite. Il faut bien, n'est-ce pas, que l'Amérique se révèle par quelque excentricité? N'importe, si mademoiselle Van Zandt est une terre cuite adorable, mademoiselle Nevada est un mutin et mélodieux ouistiti; l'étrangeté, qui a toujours tant de saveur, ne



manque ni au charme de l'une ni à la laideur piquante de l'autre; que n'en ont-elles prêté un peu à leur grande camarade, mademoiselle Isaac, pour représenter *Carmen*?

L'opéra de Bizet est, certes, supérieur aux deux ouvrages qui alternent avec lui sur l'affiche, la musique nous en semble d'un bout à l'autre originale et véritablement exquise; sa principale interprète n'a, sous le rapport du talent, rien à envier à personne. Est-ce la faute de la cantatrice si elle est le contraire d'une *cigarrera* effrontée, d'une bohémienne aux mille sorcelleries, du type le plus noir et le plus séduisant à la fois qui soit sorti de la plume méphistophélique de Mérimée, en brûlant le papier pour ainsi dire? Les qualités physiques de l'emploi, ce diable au corps surtout qui éclatait dans le jeu de madame Galli-Marié, l'incarnation par excellence de *Carmen*, lui manquent tout à fait.

Et elle n'est pas seule responsable de la tiédeur du public devant l'un de nos chefs-d'œuvre modernes; les rôles secondaires, sauf celui du toréador, auquel Taskin donne une fringante désinvolture, sont tenus si faiblement qu'on se croirait en province; comme en province, on a sifflé sans pitié le ténor Stéphane; les chœurs même sont défectueux, celui des gamins de la rue excepté; il n'y a que l'admirable orchestre de l'Opéra-Comique qui ne fasse pas de tort au génie du compositeur. Bravo encore aux nouvelles danseuses ajoutées à ce corps de ballet assez faible jusqu'ici. Jamais *romalis* ne fut plus brillamment enlevée par des gitanas d'Espagne.

Mademoiselle Isaac est irréprochable au troisième acte, où, voyageant dans les montagnes en compagnie de contrebandiers, elle n'a plus ni à danser, ni à jouer des castagnettes, ni à fasciner par tous les moyens possibles, ni à tracer des croix de Saint-André à coups de couteau sur la figure des gens; peut-être est-ce le seul des actes de *Carmen* qui puisse être montré convenablement aux demoiselles. Les allures correctes et froides de cette bohémienne *trop comme il faut* atténuent sans doute au gré des familles ce que les trois autres ont de vif à l'excès, mais il n'en est pas moins vrai que l'ombre de Bizet a le droit de réclamer avec indignation. Nous y songions naguère devant l'adorable portrait de sa veuve à l'École des beaux-arts; toutes vous avez admiré cette brune et pâle figure en deuil, douloureuse et presque enfantine à la fois, que Delaunay a, dans une attitude accablée, assise au fond d'un grand fauteuil gothique? Si

M. Carvalho a, comme tout le monde, rendu visite aux Portraits du Siècle, les beaux yeux noirs de madame Georges Bizet ont dû lui lancer un reproche dont il aura senti l'amertume.

\*  
\*

L'écrasante chaleur de cet été précoce n'arrête pas l'humeur batailleuse de certaines gens et semble au contraire la surexciter. La succession au fauteuil du plus pacifique, du plus doux, du plus aimable des académiciens a été le sujet d'un duel qui va rendre fort inquiets les critiques inhabiles à tirer l'épée. Ne pourra-t-on plus vraiment, sans risque d'être embroché, dire leur fait, sous une forme ou une autre, aux talents grands et petits qui affrontent le jugement de la presse avec celui du public? Voilà un précédent qui ne laisse pas que de paraître fâcheux en ce temps de libertés souvent moins légitimes. Dieu merci, le sang répandu n'a pas entraîné mort d'homme, et nous conservons deux romanciers de talent. C'est bien assez qu'un troisième soit tombé, non pas celui-là pour une question d'amour-propre ou de vaine gloire, mais pour notre patrie française, là-bas, dans le Tonkin.

Le commandant Rivière manquera aux lettres autant qu'à la marine; ajoutons qu'une telle fin grandit l'œuvre et la vie tout entière d'un homme que nous avons été à même de connaître et d'apprécier; l'esprit, l'imagination, les dons du style s'alliaient chez lui à une humeur intrépide, que le ton légèrement sceptique du causeur ne déguisait qu'à demi. Il dépensait et remplissait sa vie plus que personne: dans l'intervalle des campagnes et des voyages, il lançait un livre, une pièce, et les succès de salon ne le trouvaient pas non plus indifférent. *Pierrot* et *Cain* révèlent un romancier de premier ordre: chacun a voulu lire le voyage dans *la Nouvelle-Calédonie*. Avec la fougue qu'il apportait en toute chose, bien que la cinquantaine eût depuis longtemps sonné pour lui, ce type intéressant de Parisien héroïque a été chercher la mort dans les régions lointaines où Francis Garnier avait péri déjà, en y plantant le drapeau de notre pays! Son nom restera uni à cette légende prodigieuse de nos expéditions dans le Tonkin, à peu près conquis une première fois par une poignée d'hommes, et où, en 1873, un aspirant du *Decrès*, presque un enfant, s'emparait seul avec six matelots de la citadelle de Ninh-Binh. L'annexion eût été alors facile; elle rencontre malheureusement plus d'obstacles aujourd'hui!

T. B.

## Hygiène Domestique

### ENROUEMENT

L'enrouement sans cause apparente, si insignifiant qu'il paraisse, doit pourtant être complètement soigné, car parmi ses causes diverses il faut compter la présence probable de tubercules dans la partie supérieure des poumons. Cela est surtout à craindre si l'enrouement

est accompagné d'un sentiment d'oppression et d'une toux sèche. La prudence exige qu'on prenne conseil d'un médecin. En tout cas, il importe de prendre des tisanes pectorales, sucrées, par exemple, au sirop de tolu, et de faire un usage habituel d'eau de goudron, au moins jusqu'à la disparition de l'enrouement.





N° 1. Costume en cachemire et louisiane gris.  
De madame Turle, 9, rue de Clichy.

N° 1. *Costume en cachemire et louisiane gris.*  
Sous-jupe en taffetas, garnie d'un plissé en cachemire et d'un bouillonné en louisiane, sur lequel se détachent les dents couchées de la jupe en cachemire, laquelle est plissée verticalement de petits plis plats, les dents sont rouleautées en satin. Tunique en satin formée de trois plis profonds, disposée en paniers irréguliers et chiffonnée en pouf. Corsage en cachemire à petite basque appliquée d'une bande de satin, découpée en dents au bord intérieur; ornement qui remonte de chaque côté des boutons; il s'arrête sous le col arrondi et légèrement ouvert qui rabat à l'encolure. Manche demi-longue et ornement analogue à celui du corsage.

N° 2. *Blouse en toile écrue pour petit garçon de trois ans et plus.*

Blouse froncée à l'encolure et sous la taille, où les fronces la divisent en bouillonnés inégaux, toute cette partie assujettie sur une fausse jupe. Volant de broderie anglaise au bord et nœud de côté ainsi qu'à l'encolure. Manche large, serrée au-dessus du coude par deux rangs de fronces, le bas fait engageante.

N° 3. *Robe en cachemire et satin fraise écrasée pour fillette de cinq ans et plus.*

Un corsage en façon veste s'ouvre sur un plastron fait d'un plissé et d'une broderie écrue, le plissé s'élargit à la taille, tandis que la broderie y arrive en mourant; l'inverse se produit à l'encolure, qui se trouve garnie d'un col en satin très court à l'encolure du dos;



N° 2. Blouse en toile écrue, pour petit garçon.  
Modèle de mesdames Delerablée, 16, passage des Princes.



N° 6. Costume en tulle espagnol avec dessous en satin.  
De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.



N° 4. Costume en fantaisie de soie myrte à carreaux, orné de velours, de madame Denoit, 8, rue d'Argenteuil.

au contour une dentelle. la jupe en satin, plissée de larges plis couchés, est garnie devant d'un éventail en cachemire qui s'arrête sous la basque de la veste. Poche en dentelle, ceinture drapée, s'arrêtant au bas du plastron sous un nœud attaché par une marguerite.

N° 4. *Costume en fantaisie de soie à carreaux orné de velours.*

Sous-jupe en taffetas garnie de deux plissés, le second de 15 centimètres de hauteur. Sur le tablier deux étages de draperie tombent perpendiculairement et forment des dents à leur bord inférieur; on obtient ces dents en relevant, de trois plis, le côté non plissé que l'on fend sur une hauteur de 7 centimètres. Ce tablier très élégant, est cerné par le velours qui borde une tunique plissée à la taille, et dont les longues pointes sont accusées par un relevé-pouf très accentué, agrafé sur la petite basque du corsage, laquelle est en velours. Col montant et parement en velours.

N° 5. *Costume en voile et tissu broché bleu turquoise sur fond écar.*

Jupe en taffetas, garnie d'un plissé en voile et sur le côté d'une quille plissée, coupée de deux chevrons en broché. Un demi-tablier en broché se perd du côté opposé, sous le drapé de la tunique qui forme sur la partie supérieure du tablier une draperie irrégulièrement relevée. Corsage en voile se détachant sur un gilet à basque en broché. Col montant. A la manche arrondie et fuyante, un biais en broché.



N° 3. Robe en cachemire et satin fraise écrasée.  
Modèle de mesdames Delerablée, 16, passage des Princes.



N° 7. Costume en barège gris perle, pour jeune fille.  
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.



N° 5. Costume en voile et tissu broché.  
Modèle de madame Turle, 9, rue de Clichy.

N° 6. *Costume en tulle espagnol avec dessous en satin noir ou gris.*

Jupe en satin et plissé en satin, sur lequel retombe une demi-jupe en tulle espagnol dentelée au bord inférieur. Sur cette jupe se pose une robe en tulle espagnol très poufonnée et relevée de côté par un groupe de plis qui semble soutenu par un flot en ruban de satin. Les plis couchés vers le milieu du tablier forment comme un revers fuyant, bordé d'une spirale en dentelle. Au corsage ouvert en cœur, un fichu en tulle espagnol, dont un côté croise et s'arrête à la taille par un flot de ruban; à l'encolure du dos, une dentelle en façon de col Médicis. Manche marquise relevée par un nœud en ruban.

N° 7. *Costume en barège gris perle, pour jeune fille.*

Jupe en taffetas, garnie d'une suite de fins plissés en barège de 5 centimètres de hauteur. Une draperie, bordée sur le côté d'un ruban de satin gris, enveloppe le côté droit et se relève, devant, par une touffe de bouclettes en ruban de satin; elle se chiffonne sous le relevé-pouf de la tunique-princesse, qui s'ouvre largement devant et se drape très en arrière de plis étages. Le corsage est ajusté avec des devants froncés à l'épaule et à la taille. Large ceinture en satin attachée par une boucle. A la manche ronde un plissé, et au-dessus, un bracelet en ruban de satin, fermé par une touffe de bouclettes en ruban.



## CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)



Il passa la main sur son front, puis, faisant signe à Yves de s'approcher de la table :

« Il faut prendre des forces, dit-il, et nous hâter... Moi, j'ai beaucoup à faire... Vous deux, vous devez songer au départ. »

Un flot de sang monta au visage de Marie-Anne.

« Quoi ! dit-elle d'une voix tremblante, pleine d'un doux reproche, crois-tu que je t'abandonnerai à l'heure où tu as besoin de moi ?... »

— Ta présence ajouterait seulement à mon inquiétude. Ce sera une grande consolation pour moi de penser que tu es à l'abri du fléau, loin de ces scènes de mort. »

La jeune fille secoua la tête.

« Je ne partirai pas, dit-elle avec fermeté. D'autres auront besoin de mon secours, si tu peux t'en passer. Que pourront les deux pauvres religieuses du bourg en face de tant de malheurs ? J'ai accoutumé les pauvres et les malades à recourir à moi... Que diraient-ils si la sœur de leur pasteur fuyait honteusement devant le danger ? »

Le prêtre sourit doucement devant cette fleur de charité dont il avait cultivé la semence précieuse dans l'âme de sa sœur. Yves vit ce sourire et s'effraya.

« Tu ne peux accepter un tel dévouement, Alain ! s'écria-t-il avec inquiétude. Tu es responsable de la vie de ta sœur, tu ne peux, à son âge, lui permettre de s'exposer à une mort horrible et soudaine ! Les secours ne manquent jamais... On peut envoyer ici un médecin, de pieuses sœurs consacrées par vocation au soin des pauvres ; mais elle !... »

— Ne crains rien, dit le recteur, secouant la tête, Marie-Anne partira aujourd'hui même... Le bon Dieu lui tiendra compte de son généreux désir, et aussi de l'acte d'obéissance qu'elle accomplira en s'éloignant. »

La jeune fille se leva d'un mouvement soudain. Ses traits prirent tout à coup quelque chose de ferme et de décidé qu'Yves ne leur connaissait pas, et son regard brilla d'une flamme si pure et si belle qu'elle n'était pas de ce monde...

« Alain, dit-elle d'une voix que l'émotion rendait lente et presque solennelle, j'aurais attendu de telles paroles de tout autre frère que toi... Mais tu es prêtre, et tu n'as pas pris jusqu'ici seulement soin de ma vie et de mon bien-être... Tu as pensé, en toute rencontre, à ces intérêts autrement grands, autrement sérieux, — au soin et au bien de mon âme... — Je crois que Dieu m'envoie une tâche à remplir... Ne m'a-t-il pas assigné un poste, et ce poste, suis-je libre de le

désertier le jour où il m'est permis d'y faire un peu de bien ? »

La main du recteur était posée sur la table ; Yves vit tout à coup qu'elle tremblait, et que des gouttes de sueur perlaient sur les tempes de son ami.

« Oublie que je suis ta sœur selon la nature, reprit la jeune fille avec une tranquillité qui prêtait à ses paroles quelque chose de presque majestueux, oublie que je suis ta sœur... C'est une âme qui vient à toi... Je n'ai nul lien sur la terre... Pas de mari, pas d'enfants qui réclament mes soins, pas de vieux parents dont la vieillesse s'appuie sur moi... Je suis libre... Dieu m'a conduite ici, et m'y a donné du bonheur... Voici que la maladie vient à sévir, que la mort frappe, Je puis soigner et guérir des malades, consoler des mourants, frayer la voie au prêtre... Les bras vont manquer pour soigner, les intelligences sont rares pour organiser... Je n'ai pas peur du fléau... Mais s'il m'atteint, j'ai la confiance, l'humble confiance d'une grande récompense là-haut... Alain, as-tu le droit, toi, prêtre, de priver les malheureux de mes soins, et mon âme des mérites — peut-être du martyre — de la charité ? »

Yves haletait sous l'excès de son émotion. L'enthousiasme, la crainte, l'angoisse déchiraient son cœur.

Le prêtre cacha un instant son visage dans ses mains, puis leva lentement la tête. Il était pâle comme les cadavres sur lesquels il avait récité, deux heures auparavant, les dernières prières.

« J'ai fait mon devoir, comme frère et comme tuteur, en voulant t'éloigner, dit-il avec effort. Comme prêtre, je ne puis arrêter un élan que Dieu inspire lui-même à ton âme. Reste, si tu le veux. »

Ce fut tout ce qu'il put dire. Le cri de joie de Marie-Anne le fit tressaillir violemment, et lorsqu'il se leva de table, sa grande taille se courbait un peu plus bas.

De ce moment, la jeune fille fut transformée. Elle prit un crayon, et se mit à questionner son frère sur les médicaments qu'elle devait demander à la ville.

« Monsieur de la Fresnaye voudra bien déposer cette liste chez notre pharmacien en passant par Quimper », dit-elle, se tournant vers Yves.

Celui-ci était en proie à une vive agitation.

« Je ne pars pas, moi non plus », dit-il brièvement.

Le recteur le regarda avec surprise, et Marie-Anne joignit les mains.

« Oh ! vous avez une mère ! Gardez-vous pour elle ! »

— J'ai risqué ma vie bien des fois en Afrique, je l'ai exposée aussi souvent pour mon plaisir... Peut-être serai-je utile, moi aussi, à ces pauvres gens dont j'ai partagé pendant plusieurs semaines la simple vie... Cette épidémie ne peut durer, et je n'ai pas peur...

Comme il sortait de la chambre, un galop furieux



retentit sur la route, et le cocher des Fresnes sauta à bas de son cheval devant le presbytère.

« Qu'y a-t-il, Pierre? demanda Yves, saisi d'un sombre pressentiment.

— Le vieux monsieur a le choléra », répondit l'homme, dont la figure était livide et dont les dents s'entre-choquaient convulsivement.

## XXII

La consternation régnait aux Fresnes. Les domestiques, affolés, tantôt couraient chercher des remèdes, tantôt se réunissaient en petits groupes pour exhaler leurs craintes, s'épiant mutuellement, croyant ressentir eux-mêmes ou apercevoir chez les autres les premiers et terribles symptômes du fléau.

Clémentine était seule dans la chambre de son grand-père. En proie à une agonie dont nul n'aurait pu sonder les douleurs épouvantables, elle attendait le médecin du corps et le médecin de l'âme, et pouvait à peine obtenir, par les promesses ou par les menaces, un peu d'aide matérielle de la part des serviteurs terrifiés.

Elle n'avait pas d'espoir. Elle savait que son grand-père succomberait à cette crise, bien que le mal prit chez lui une forme moins violente, et que l'engourdissement remplaçât en partie les souffrances qu'elle avait vu endurer aux deux hommes morts la veille. Mais à cette heure solennelle et décisive, elle ne songeait point à son propre cœur brisé, à son affreux isolement, à la séparation qui s'annonçait... Tout ce qui était en elle de forces vives et d'énergie contenue se concentrait dans une pensée unique : le passage de cette âme coupable à travers les ombres de la mort...

Elle le soignait tendrement, elle essuyait les sueurs abondantes qui coulaient sur son visage, elle faisait glisser entre ses lèvres les potions qui devaient calmer ses souffrances, elle lui adressait des tendres et douces paroles, et pendant ce temps la prière ardente, l'élan douloureux de son âme ne s'interrompit pas une seconde... Car tout en elle priait, tout en elle s'offrait en immolation, en supplications : larmes brûlantes, soupirs amers, sensation cruelle de solitude et d'isolement, elle souffrait tout avec une ardeur âpre, dans l'espoir que tant de douleurs unies aux douleurs toutes puissantes du Sauveur, seraient acceptées pour le rachat de celui qu'elle aimait tant.

L'angoisse de l'attente devenait presque intolérable. Elle se leva et, allant s'agenouiller près de la fenêtre entr'ouverte, elle y appuya son front et laissa un instant errer ses yeux devant elle. La brise soufflait dans ses cheveux à demi dénoués, une brise parfumée de toutes les senteurs des bois et des roses croissant près de la muraille. Même en ce moment cruel, la beauté de ce domaine lui parut frappante, et elle sentit par quels souvenirs, par quelles fibres elle était attachée à ce sol et à ce pays. Mais cette impression même la ramena à l'idée fixe qui la possédait, et elle eut une sorte de transport douloureux en songeant que *cela* aussi était un sacrifice.

« Qu'il ne me reste rien, mon Dieu! murmura-t-elle avec passion, ni joies, ni tendresses, ni foyer, ni avenir, ni maison paternelle, ni pays! Remplissez mon

calice jusqu'à le faire déborder, et que cette amertume, unie à celle que vous avez bue jadis, serve d'expiation à cette âme! »

Elle se releva, retourna vers le lit, et tressaillit en voyant étinceler, au milieu du visage cadavérique du vieillard, deux yeux ardents, inquiets, qui interrogeaient les siens. En une seconde elle fut près de son grand-père.

« Comme je souffre! C'est la fin, Clémentine », dit-il d'une voix faible.

Elle eût donné sa vie pour le rassurer, pour pouvoir lui promettre encore un reste d'existence. Mais elle ne pouvait, elle ne devait pas le tromper. Elle appuya sa joue brûlante contre la joue flétrie du vieillard, et, essayant de raffermir sa voix :

« Dieu, est le maître de la vie, cher père, dit-elle avec une tendresse infinie. Il peut vous guérir... Mais s'il ne voulait pas? S'il vous appelait à rejoindre votre chère femme, et ma mère, votre fille bien-aimée, partie si longtemps avant vous? Il faudrait se préparer à cet appel, père, et demander sa miséricorde; chacun de nous en a besoin... »

Il y avait une lucidité inaccoutumée dans les yeux du mourant, et aussi un arrêt dans ses souffrances. Une inquiétude, une agitation extrêmes se peignaient sur ses traits, et c'était quelque chose de sinistre de voir le regard mobile et inquiet qu'il promenait dans la chambre.

« Père, dit Clémentine, s'agenouillant près de lui, vous avez mal connu Celui qui nous attend de l'autre côté de ce monde... Il est bon, oh! si bon, que pour un mot d'amour il vous accueillera... Père, vous vous souvenez de votre fille, de l'innocente enfant qui se suspendait à votre cou, que vous aimiez plus que vous-même, et qui nous a laissés tous deux après elle?... Elle vous attend, elle vous montre le chemin qu'elle a suivi... Vous voulez la voir encore, n'est-ce pas?... »

Un soupir s'échappa des lèvres du mourant, et son regard, qui se voilait, chercha le portrait de sa fille... C'était une image enfantine, souriante, radieuse, dont les yeux tendres semblaient fixés sur les siens.

Il soupira de nouveau, et redevenant inquiet.

« Je ne veux pas mourir, dit-il d'une voix rauque... Oh! la mort!... Que je souffre!... Et qu'y a-t-il au-delà?... Tout est fini, je le crois... Les prêtres mentent, Clémentine... »

— Vous savez qu'ils ne mentent pas! s'écria-t-elle, haletante. Père, au nom de l'amour que j'ai eu pour vous, laissez-moi vous amener le prêtre, et priez avec moi!

— Je ne sais pas...

— Répétez mes paroles... »

Et, joignant dans ses mains les mains glacées du vieillard, elle dit lentement et d'une voix vibrante :

« Seigneur, j'aurais dû vous aimer et vous servir pendant les longues années que vous m'avez données. Je ne vous ai pas aimé ni servi, mais le peu de temps qui me reste, acceptez-le au nom de l'amour qui vous a animé pour moi de toute éternité... Je vous ai offensé... Il ne me reste qu'une larme! Acceptez-la au nom des larmes et du sang que vous avez versés pour moi... Je ne peux plus réparer mes fautes... Une autre les réparera, Seigneur... Ma fille consacrera à vos pau-



vres les biens que je lui laisse, et si j'ai fait tort à quelqu'un, elle lui rendra ce que j'ai mal acquis... »

Les lèvres du moribond s'agitaient; subjugué par l'ardeur de la jeune fille, il répétait ses paroles... A ces derniers mots, il tressaillit.

« Clémentine... Ah! quelle heure terrible!... Tout laisser après soi!... J'ai souffert... Les prêtres disent que le riche n'entrera pas là-haut... Ne le disent-ils pas? »

— Père, il y entrera s'il s'est dépouillé des richesses injustes, et si ses mains ont fait l'aumône... Père, ne craignez pas, ce que j'aurai sera le bien des malheureux... »

Il inclina faiblement la tête, et à ce moment même le recteur, couvert de sueur et de poussière, arriva aux Fresnes... Le râle de l'agonie brisait déjà la poitrine du mourant... Clémentine les laissa seuls...

Elle demeura agenouillée contre la porte, versant toute son âme dans une suprême prière. Le recteur la rappela... Il n'y avait plus que quelques minutes, et il allait administrer le sacrement des mourants. Elle s'approcha du lit, et attacha un regard avide sur ce visage décomposé. Les yeux obscurcis du vieillard cherchaient à la reconnaître.

« Père, père, êtes-vous heureux? »

Il serra faiblement sa main et essaya de parler. Elle approcha son oreille et ses lèvres.

« Il dit... que je peux être pardonné... Je crois... Oh! que je souffre!... Dis-leur que je crois... à tous... Je voudrais vivre pour leur montrer que je crois, pour expier... »

Il eut un spasme, puis murmura un nom qu'elle ne comprit pas bien.

« Je réparerai vos torts, je restituerai, je ferai l'aumône », dit-elle en sanglotant.

Le prêtre tenait sa main et lui murmurait des paroles de confiance... Il lui présenta le crucifix, et comme le mourant faisait un effort pour y coller ses lèvres, il retomba lourdement dans les bras de Clémentine et expira...

La pauvre fille écouta avec angoisse ce soupir, prêta une oreille avide et n'entendit plus rien. Elle leva son regard égaré et rencontra le regard compatissant du prêtre.

« Une minute de repentir peut-elle expier une vie coupable? dit-elle d'une voix haletante.

— Cette minute, Dieu ne la donne pas à tous, répondit gravement le recteur, et bien imprudent serait celui qui confierait à une telle chance son espoir de salut... Mais la bonté de Dieu est sans bornes, et la vertu du sang qui nous a rachetés est infinie... Votre père a mis toute son âme dans un soupir de pardon... Espérez, et priez pour lui... »

Elle abaissa d'un doigt tremblant les paupières bleues du cadavre... Déjà la majesté de la mort se répandait sur ses traits, et elle crut y voir la trace de la paix reconquise.

« Merci, Seigneur, murmura-t-elle, je tiendrai ma promesse... »

Elle resta prier près du corps, avide de contempler ces restes qu'il faudrait si vite rendre au tombeau... Un peu plus tard, on vint la prévenir que son cousin la demandait...

Même après la lumière qui s'était faite pour elle sur

les sentiments d'Yves à son égard, il lui eût semblé doux de serrer une main sympathique et de sentir dans son effroyable isolement un lien de parenté, si banal qu'il fût. Mais elle se refusa cette consolation.

« Je dois vivre et souffrir seule », se dit-elle, reprenant sa prière.

### XXIII

Le lendemain matin, la tombe armoriée des la Fresnaye s'ouvrit pour celui qui avait rendu à leur maison une splendeur passagère. Yves, avec les fermiers et les gens du bourg, suivait le cercueil derrière Clémentine. Les serres du château avaient été dévastées, d'admirables couronnes ornaient le drap de ve-lours... On se contait à l'oreille que « la demoiselle » avait passé la nuit à les tresser.

Elle se tint debout près du caveau, ferme, rigide, sans pleurs, comme si elle avait épuisé par avance toutes les larmes de ses yeux et tout le sang de son cœur.

Mais quand Yves s'approcha pour la reconduire à sa voiture, ses yeux se voilèrent, une pâleur de marbre couvrit ses traits, et elle tomba évanouie entre les bras des femmes qui l'entouraient.

Dans tous les esprits régnait la même crainte sinistre. Une voix prononça le mot fatal, et le vide se fit autour d'elle. Mais Marie-Anne accourut, le reproche sur le visage.

« Quoi! dit-elle, ne comprenez-vous pas qu'elle succombe à l'émotion et au chagrin? Je n'ai pas peur, moi! Portez-la au presbytère. »

Et quand Clémentine ouvrit les yeux, son regard d'abord vague et inquiet rencontra la figure compatissante de la jeune fille. Elle était étendue sur le petit lit de Marie-Anne, la brise qui entraînait dans la chambre agitait doucement les rideaux de mousseline, et dans la fenêtre s'encadraient les arbres verdoyants du cimetière.

« Allez-vous mieux? Quels terribles moments! Je n'ai pas osé forcer votre porte, et cependant j'aurais voulu pleurer avec vous... Vous me permettrez de vous plaindre et de vous aimer, n'est-ce pas? »

Clémentine hésita un instant, puis, tendant la main à la jeune fille :

— Oui, dit-elle, mais plus tard... Comment êtes-vous ici, au milieu de ces scènes de deuil? Votre frère n'a-t-il pas d'amis auxquels vous confier?

— Il a cédé à mes instances et m'a laissée libre de rester, répondit Marie-Anne, rougissant. C'eût été lâche à moi de l'abandonner, lui et nos paysans... Les pauvres ont quelque droit sur la sœur de leur prêtre... »

Il y avait quelque chose de si simple et de si touchant dans ces paroles que Clémentine en fut émue.

« Moi je suis libre aussi, dit-elle, et je pleurerai plus tard... Aujourd'hui, il faut agir... Allons trouver votre frère... »

Dès ce jour, en effet, on les vit ensemble dans les maisons frappées... Et elles étaient nombreuses... On se souvient encore à Portzbihan de l'effroyable épidémie qui décima tant de familles...

Le jour où quatre cercueils furent portés à l'église



en une file sinistre, un découragement absolu s'empara des pauvres gens... Toute la paroisse y passerait, bien certainement, disaient-ils, il était inutile de prendre des précautions. Les vieillards, les enfants aucun âge n'était épargné. Chaque maison payait son terrible tribut. Plus d'une maison fut fermée, tous ses habitants ayant été balayés par le fléau.

Dans la navrante apathie à laquelle s'abandonnaient les pauvres paysans, les foyers s'éteignaient, on négligeait de soutenir sa vie. Le lendemain, qui était un dimanche, le curé monta en chaire... Il en fit tomber, avec les consolations de l'âme, des promesses charitables, et annonça que chaque jour on trouverait au presbytère et aux Fresnes du pain et de la soupe en abondance... Et l'on vit ce spectacle touchant pendant la durée du fléau : des agapes chrétiennes, la maison du pasteur devenue la maison du troupeau, la main du prêtre distribuant le pain du corps avec le pain de l'âme (1).

Cependant l'air était calme, lourd. Une boue jaunâtre s'était répandue sur l'estuaire et donnait à toute la nature un aspect sinistre. Le troisième jour, on comptait vingt-deux décès, et, le menuisier ne pouvant suffire à clouer des cercueils, on ensevelit les morts dans de gros draps de toile bise... Parmi eux était la sœur supérieure de l'école.

Le soir même, le salon du presbytère fut transformé en dortoir et reçut cinq petits orphelins. Et Clémentine ordonna de porter chez elle tous les malades des environs, ceux, du moins, que le mal n'enlevait pas en deux ou trois heures...

Car il n'y avait ni répit ni espoir. Pas un cas de guérison ne venait encourager les malheureux qui se trouvaient frappés. Le choléra était foudroyant, sans remède, et les malades demandaient le prêtre sans même songer au docteur.

Dès la constatation de l'épidémie, un médecin de la marine fut envoyé de Brest. Deux chanoines de Quimper accoururent, et les sœurs du Saint-Esprit briguerent à l'envi ce poste périlleux. La population, morne et sombre, ne faisait pas entendre une plainte, mais pensait que la fin du monde était arrivée. Du reste, on était résigné; le paysan breton sait mourir bravement, confiant et chrétien. Mais les femmes et les orphelins!...

Le fléau suivait son cours. Le quatrième jour, on

constata vingt-six décès. Il fallait des bras nombreux pour creuser tant de fosses, et plus d'une fois Yves prit une pioche pour aider à cette besogne funèbre...

Les travaux étaient suspendus; à quoi bon travailler quand on attend la mort d'heure en heure, quand on ne peut faire un pas sans apprendre qu'un parent, un ami qu'on avait vu plein de santé la veille, est à l'agonie ou repose sous la terre?

Au presbytère, il y avait toujours foule. Les malheureux y trouvaient des secours, des vivres et de bonnes paroles. Yves aidait le jeune médecin, qui s'y était établi afin qu'on pût l'appeler en même temps qu'on venait chercher le recteur. Aucun d'eux ne dormait guère; ils ne quittaient pas leurs vêtements, et se tenaient prêts à courir au secours des malades.

Marie-Anne et Clémentine aidaient les sœurs, allaient de porte en porte, soignant les pauvres, les assistant dans leur cruelle agonie. C'était un singulier soulagement pour ces malheureux de voir ces femmes jeunes et courageuses braver le fléau, essuyer leurs fronts couverts de sueur, serrer leurs mains crispées, et il semblait qu'une vertu les protégeât, car elles restaient insensibles même aux fatigues surhumaines qu'elles enduraient.

Une consolation suprême fut donnée à ces pauvres gens si éprouvés. L'évêque vint passer une longue journée à Portzbihan, et visita toutes les maisons des malades. Avant de partir, il donna le salut, et la voix de Marie-Anne, retrouvant ses accents les plus émouvants, chanta le *Parce Domine*.

« Si j'échappe à ce fléau, pensa Yves, les yeux humides, je ferai de ma vie quelque chose d'utile... Oui, que Dieu nous pardonne, qu'il épargne ces vies, celle surtout qui m'est si chère, et je promets de ne pas oublier la grande, la terrible, la solennelle leçon de la mort. »

Sa mère, qui ne lisait point de journaux, ignorait le danger qu'il courait. Lui pensait avec angoisse qu'il pouvait lui être enlevé, et cependant il se disait que son honneur même l'enchaînait à cette place, que la quitter serait en quelque sorte désertir devant l'ennemi. Surtout, il lui semblait que son cœur le clouait près de cette jeune fille qui pouvait périr victime de son héroïsme, et il se disait qu'il mourrait de douleur et d'angoisse s'il s'éloignait d'elle en ce terrible moment.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Historique.

## CHARADE

Mon premier, comme une ceinture,  
Enserre en ses plis redoutés  
La terre, et, de tous les côtés,  
Nous en accuse la figure.  
Mon dernier peut, je vous le jure,  
Placer parmi les plus vantés  
Les praticiens déroutés

Qui mènent une vie obscure.  
Mon entier, habile coureur,  
Ménager, tant soit peu voleur,  
Allait, venait du ciel sur terre,  
Toujours montant et descendant;  
Son parcours est moins long, pourtant,  
Depuis qu'on l'a mis dans un verre.

Les mots contenus dans l'Enigme du numéro du 16 Juin sont : cent, sans, san et sens





## MODÈLES

de

MESDAMES DELERABÉE

16,

passage des Princes.

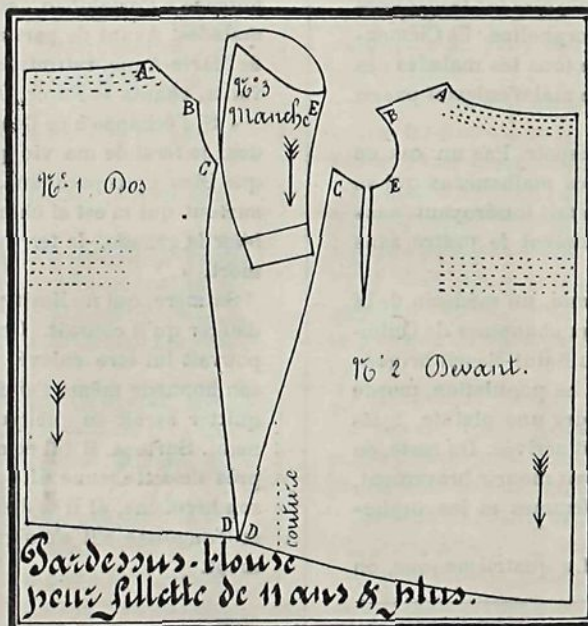


Pardessus-blouse, pour fillette de onze ans et plus (devant et dos). Patron découpé.

## Explication du patron découpé.

1, Dos. — 2, Devant. — 3, Manche (dessus et dessous).

Le patron découpé se compose de cinq parties, le dessous de la manche et le parement étant indépendants. Ce modèle emploie 2 mètres 50 centimètres de vigogne en 1 mètre 20 cent. de largeur. Le pli de l'étoffe fera le milieu du dos, on posera le patron, le bord droit fil, sur ce pli. Il faut ajouter une pointe au devant, pour lui donner la largeur voulue. Il faut 5 mètres de ruban pour les attaches. Faire la couture de l'épaule, la pince du dessous du bras et la couture qui réunit le dos au devant. Froncer l'encolure en laissant 3 centimètres à partir de l'épaule, et réduire l'ampleur à 9 centimètres; faire quatre rangs de fronce espacés d'un centimètre. Le devant a un ourlet de 4 centimètres; le froncer comme le dos à un centimètre de l'ourlet en laissant deux centimètres près de l'épaule; réduire l'ampleur à



Detail tracé du patron découpé.

6 centimètres. Les fronces de la taille commencent le premier rang à 35 centimètres du bord de l'encolure; en faire treize; elles commencent et finissent à 10 centimètres de la couture de côté. Sur le devant, le premier rang de fronce se fait à 31 centimètres de l'encolure, il n'en faut que dix; compter 25 centimètres à partir de la couture pour le commencement et réduire la largeur, jusqu'à l'ourlet, à 4 centimètres. Sur les fronces, à l'envers, on pose une pièce de vigogne pour les maintenir; de même à l'encolure. Un ruban intérieur est cousu à la taille; il se noue de-

vant. Les longues attaches se montent de chaque côté du dos, près des fronces; elles se nouent devant. Cinq boutonnères ferment la blouse de l'encolure à la taille. Un col montant et un parement en velours, de longues attaches à l'encolure. Le devant de la blouse doit être 3 centimètres plus long que le dos. Figurines (dos et devant) page 228.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4421, et le patron découpé d'un pardessus-blouse, pour fillette de onze ans et plus, figurines page 228.